

Fables sélectionnées

Traduction Françoise Morvan (Actes Sud)

PROLOGUE

1. L'Autour et le Rossignol
2. Le Corbeau et le Corbillot
3. L'agneau et La Chèvre
4. Le Loup et le Chien
5. Le Grillon et la Fourmi
6. La Souris et la Grenouille
7. L'Homme et le Dragon
8. Le prêtre et le loup
9. Le Loup et le Mouton
10. Le Corbeau et le Renard
11. Le Chien et l'ombre de la Lune
12. Le Renard et l'ombre de la Lune
13. Le Loup et l'Agneau
14. Le voleur et les Brebis
15. Le loup et l'escarbot
16. Les Oiseaux et leur Roi
17. La Femme et la Poule

EPILOGUE

PROLOGUE (extrait)

Ceux qui ont étudié les lettres
Devraient avoir soin de connaître
Les bons livres et les écrits.
Les apologues et les dits,
Que les philosophes trouvèrent,
Ecrivirent et remembrèrent :
Pour leur morale, ils écrivaient
Les proverbes qu'ils entendaient.
En bon père des temps anciens,
Romulus, empereur romain,
A son fils manda par écrit
Grâce à des exemples choisis
Comment il devait se garder
De ceux qui pouvaient le tromper.
Esope écrivit pour son maître,
Sachant ses actes et son être,
Des fables qu'il avait trouvées
Et de grec en latin tournées.
Moi, les ai rimées en français,
De mon mieux, très soigneusement,
Et je prie le Dieu tout puissant
Qu'il puisse une telle œuvre entendre
Et près de lui mon âme prendre.

L'AUTOUR ET LE ROSSIGNOL (67)

C'est ici le cas d'un autour
Qui vient se poser, un beau jour,
Où le rossignol a son nid
Et prend grand soin de ses petits.
L'autour se met à la héler
Et lui ordonne de chanter.
"Seigneur, dit-il, je ne pourrai
Tant que vous serez aussi près.
Voudriez-vous vous déplacer,
Voler sur un arbre à côté ?
Mon chant serait beaucoup plus beau :
En sont témoins tous ces oiseaux."

Ainsi va-t-il de maintes gens
Qui ne peuvent sereinement
Parler lorsque la peur les tient
Et qui sinon parleraient bien.

LE CORBEAU ET LE CORBILLOT (93)

Autrefois, dit-on, un corbeau
Instruisait son fils corbillot :
S'il voyait un homme, qu'il fuie,
Surtout s'il approchait de lui...
Et s'il se penchait vers la terre,
Prenant bâton en cherchant pierre,
Alors, qu'il s'envole au plus loin
Avant que l'autre l'ait atteint.
"Oui, mais s'il ne se penche pas
Et s'il ne tient rien, dis, papa,
Faut-il que je me sauve aussi ?"
Le corbeau lui dit : "Il suffit !
Va, vole de tes ailes : moi,
Je ne me soucie plus de toi,
Je vais voir mes autres petits,
Les aider du mieux que je puis."

Cet exemple entend le montrer :
Quand un enfant est élevé,
Qu'on le voit sage et clairvoyant,
Le coeur léger, le coeur content,
Laissons-le donc mener sa vie :
Mieux vaut aider les plus petits.

L'AGNEAU ET LA CHÈVRE (32)

Une brebis avait mis bas
Mais le berger lui enleva
Son agnelet et, l'ayant pris,
A une chèvre il le remit.
Elle le nourrit de son lait
Et le mena paître en forêt,
Puis, le voyant assez grandi,
L'appela près d'elle et lui dit :
"Va-t'en chez la brebis, ta mère,
Près du mouton qui est ton père :
Je t'ai nourri assez longtemps."
Il lui répondit sagement :
"Il m'est avis que ma mère est
Celle qui m'a donné son lait
Plus que celle qui m'a porté
Et dont j'ai été séparé."

LE LOUP ET LE CHIEN (26)

Un loup et un chien se croisèrent
Au beau milieu d'une clairière.
Le loup, examinant le chien,
Se mit à lui parler soudain
Et dit : "Frère, vous êtes beau !
Et quel luisant à votre peau !"
Le chien lui répondit : "C'est vrai.
Je mange très bien, en effet,
Je dors sur un coussin moelleux
Aux pieds de mon maître et, bien mieux,
Tous les jours, je ronge des os,
Ce qui me rend bien gras, bien gros.
Il ne tient qu'à vous de venir
Et si vous savez obéir
Comme je fais, vous mangerez
Autant et plus que vous voudrez."
"Vrai, j'irai", lui répond le loup
Et ils s'en vont, cou contre cou.
Avant qu'ils ne fussent rendus,
Le loup, tout soudain, aperçut
Le collier que le chien portait

Et vit la chaîne qui traînait...
"Frère, dit-il, qu'est-ce ? Je vois
Sur ton cou un je ne sais quoi..."
Le chien lui répond : "C'est la chaîne
Par quoi l'on m'attache en semaine
Car, sinon, je mordrais souvent
Et ferais tort à bien des gens
Que mon maître veut protéger...
Et donc il me fait enchaîner.
La nuit, je garde la demeure
Pour en éloigner les voleurs."
"Quoi ? Fait le loup, tu ne peux donc
Te promener sans permission ?
Rentre chez toi ; moi je m'en vais :
Nul ne m'enchaînera jamais.
Mieux vaut vivre en loup sans collier
Que vivre riche et enchaîné.
Puisque j'en ai encor le choix,
Rentre chez toi : je rentre au bois."
Et par la chaîne fut rompue
La belle alliance ainsi conclue.

LE GRILLON ET LA FOURMI (39)

Un grillon, par un jour d'hiver,
Entra dans une fourmilière.
Il faisait froid, il y entra :
C'est le hasard qui l'y mena.
Il demanda un peu de grain
Pour subsister : il avait faim
Et il n'avait plus rien chez lui.
"Que faisais-tu ? dit la fourmi,
Au mois d'août, au temps d'engranger
Pour mettre du grain de côté ?"
"Je chantais, dit-il, j'égayais
Les autres bêtes, mais jamais
Je n'en ai eu un seul merci
Et donc je viens me mettre ici."
"Et donc, c'est ça, chante pour moi !
Sauf le respect que je te dois,
Tu aurais mieux fait d'amasser
En été de quoi subsister
Que d'être ici tout grelottant,
Le ventre creux, mendigotant...
Pourquoi devrais-je te nourrir ?
Tu ne peux en rien me servir."
Il ne faut vivre, on peut le voir,
En insouciance et nonchaloir
Mais, comme on le peut, tout au moins,
S'efforcer d'acquérir du bien :
Qui est nanti est préféré
A qui vient geindre et quémander.

LA SOURIS ET LA GRENOUILLE (3)

Fidèle aux sources de l'écrit,
Je vais parler d'une souris
Qui, active et d'esprit malin,
Vivait paisible en un moulin.
Petit exemple, à qui le veuille :
Un jour, assise sur le seuil,
Elle frisottait ses moustaches,
Les lissant des pattes, sans tache.
Sur ce, survient une rainette,
Par pur hasard, toute distraite,
Qui lui demande en grenouilleux
Si elle est dame de ces lieux,
Comme il semble bien à la voir,
Et lui raconte son histoire.
La souris lui dit, « Chère amie,
Oui, je suis dans ma seigneurie.
Je possède en ma sujétion
A peu près tous les environs
Et peux, jour et nuit, à loisir
Tout y faire à mon bon plaisir.
Restez donc cette nuit chez moi.
Je vous montrerais, sur ma foi,
Du haut de la meule, et fort bien,
Tous les charmes de ce moulin :
De grain, de farine et de blé
Des vilains vous serez comblée. »
Nul besoin de plus de prière :
Toutes deux s'assoient sur la pierre
Et se procurent à manger
Sans courir le moindre danger.
La souris s'enquiert, fort aimable :
« Vrai, que pensez-vous de ma table ?
Était-ce bien ? Soyez honnête ! »
« Sans mentir, lui dit la rainette,
Tout était très bien préparé
Mais manquait un peu de mouillé.
En ce pré, là, dans le marais,
Nous aurions ce qui nous plairait :
J'y ai moi-même ma maison.
Chère amie, venez donc, partons !
Vous y connaîtrez tant de joie
Que vous ne voudrez plus, je crois,
Revenir vivre en ce moulin. »

Elle parle tant et si bien,
L'étourdit de tant de paroles
Qu'elle à convaincu cette folle !
Les voilà parties toutes deux,
Mais le pré était tout bourbeux.
La souris plonge, elle est mouillée :
Elle a bien failli se noyer !
Elle veut rentrer au moulin
Mais pas moyen d'aller plus loin.
La rainette pourtant l'appelle
Et la fait venir malgré elle,
Tant par amour que par prière.
Les voilà devant la rivière.
La souris bute et, s'arrêtant,
Dit à la rainette en pleurant :
« Non, là, je ne peux pas passer
Car, moi, je ne sais pas nager ! »
« Prends ce filin, dit la rainette,
Noie-le à ton jarret, sois prête :
Moi, je l'attacherai au mien ;
Ainsi nous traverserons bien. »
Sitôt la souris harnachée,
Voici la rainette attachée.
Au gué, vont-elles... hop, dans l'eau !
Mais c'est qu'au milieu du ruisseau
La rainette pour la noyer
Se met tout soudain à plonger !
La souris s'égosille en cris :
Elle se croit déjà périée.
Sur ce, un milan survenant
Voit la souris s'époumonant.
Ailes fermées, il fond sur elle,
La prend et prend l'autre donzelle
Toujours à son filin pendue...
Et comme elle était bien dodue,
N'écoutant que sa gourmandise,
Laissant la souris, il l'a prise.
Voici la rainette gobée
Et notre souris délivrée.
Ainsi en est-il des félons.
Donnez-leur de bons compagnons,
Tout dévoués à leur honneur :
Pour peu qu'il leur coûte du leur,

Ils seront toujours enchantés
De parvenir à les tromper.
Mais il arrive assez souvent
Que, de soi-même, le tourment
Où ils voulaient plonger autrui
Mette en péril leur propre vie.

L'HOMME ET LE DRAGON (52)

Jadis un dragon prit, dit-on,
Un paysan pour compagnon.
Comme il lui promettait souvent
De le servir loyalement,
Le dragon voulut vérifier
S'il pouvait tout de bon s'y fier.
Il prit un œuf, le lui remit
Car, devant courir le pays,
Il le pria qu'il le gardât.
Le paysan lui demanda
Pourquoi il insistait ainsi,
A quoi le dragon répondit
Qu'il avait mis dans l'œuf sa science,
Sa force entière et sa puissance :
Il mourrait s'il était brisé.
Sitôt le dragon éloigné,
Notre paysan réfléchit :
L'œuf, pourquoi le garder chez lui ?
Par l'œuf, il tuerait le dragon,
De l'or lui viendrait à foison...
Voilà l'œuf en mille morceaux.
Le dragon s'en revient bientôt
Et, voyant la coquille à terre,
Il s'adresse à l'autre et s'enquiert :
Pourquoi l'a-t-il si mal gardé ?
Pour lors, il saisit son idée
Et comprenant sa fourberie,
Ne le voulut plus pour ami.

Retenons donc cette leçon
Qu'à nul tricheur, à nul félon,
Nul ne doit remettre son or
Plus que sa vie ou son trésor.
En l'avare et le convoiteux
L'excès de confiance est ruineux.

LE PRÊTRE ET LE LOUP (82)

C'était un prêtre qui voulait
Apprendre au loup son alphabet.
« A », dit le prêtre ; « A », dit le loup,
Aussi félon qu'il est filou.
« B, dit le prêtre, dit encore ! »
« B, dit le loup, b, c'est d'accord. »
« C, dit le prêtre, est le suivant. »
« C, dit le loup, il y en a tant... »
« À présent, dit le prêtre, à toi. »
Le loup lui dit : « À moi de quoi ? »
« Dis ce que tu veux : juste un mot ! »

À quoi le loup répond : « Agneau ! »
C'est à sa vérité qu'il touche :
La pensée lui vient à la bouche.
Ainsi dit-on de telles gens
Que ce qu'ils pensent ardemment
Par leur bouche même est connu
Avant que quiconque l'ait su.
Devant d'autre chose parler,
La bouche trahit la pensée.

LE LOUP ET LE MOUTON (50)

Jadis advint qu'un loup promit :

“Plus de viande pour moi, fini,
Des quarante jours de carême.”

Décision prise de lui-même...

Mais, croisant au bois un mouton,

Gros et gras, tondu, sans toison,

Tout soudain, il se demanda :

“Quoi ? Qu'est-ce donc que je vois là ?

Mais c'est un mouton, m'est avis !

Ah ! si je n'avais pas promis

De ne plus toucher à la viande,

Je goûterais sa chair friande.

Je le vois bien c'était folie :

Si je le laisse, tôt ou tard,

Quelqu'un viendra de quelque part

Et saura très bien l'emporter

Sans rien me laisser de côté

Qui me dit que c'est un mouton ?

Je peux le manger en saumon.

Du reste, il est vendu plus cher.”

Ainsi de l'Homme au cœur rapace :

Jamais il ne peut, quoi qu'il fasse,

Dominer sa voracité

Et jamais n'y peut résister

Homme ou femme de son espèce,

Malgré ses vœux ou ses promesses.

LE CORBEAU ET LE RENARD (13)

On le dit (et c'est vrai peut-être)
Passant devant une fenêtre
Grande ouverte sur un cellier,
Un corbeau vit, émerveillé,
Des fromages qui s'égouttaient,
Bien alignés sur une claie.
Il en prit un et s'en alla.
Un renard qui passait par là
Vit le fromage, et ce renard
Eut envie d'en avoir sa part :
A lui d'essayer de ruser
Pour voir s'il pourrait l'abuser...
"Ah ! seigneur Dieu, le bel oiseau !
S'écrie le renard, qu'il est beau !
Au monde il n'a pas sa pareille !
De mes yeux voir telle merveille !
S'il a le chant digne du corps,
Il vaut plus que son pesant d'or !"
Entendant clamer à la ronde
Qu'il est sans égal en ce monde
Le corbeau se dit : "Chantons donc !
Ne perdons point notre renom."
Il ouvrit le bec, il chanta :
Le fromage lui échappa
Et s'en vint tomber sur la terre
Ou Goupil en fit son affaire
Sans plus se soucier de ramage :
Il aimait bien mieux le fromage.
Ainsi va-t-il des orgueilleux :
Qui les flatte et sait leur mentir
Les fait sans peine les servir
Et ils dépensent follement
Pour prix de ces faux compliments

LE CHIEN ET L'OMBRE DE LA LUNE (5)

Il était, je vous en réponde,
Un chien qui passait sur un pont,
Tenant en sa gueule un fromage.
Au milieu du pont : belle image,
Le fromage en reflet dans l'eau !
Le chien se dit tout aussitôt
Qu'il lui faut les avoir tous deux
(Ce chien était fort convoiteux).
Il saute à l'eau, ouvre la gueule
Et... de fromage, plus un seul !
Reflet c'était, reflet ce fut,
Et le fromage fut perdu.

Il convient donc de s'amender
Si l'on tend à trop convoiter.
Qui convoite plus qu'il ne doit
Risque ses biens, renonce à soi :
Il perd ce qu'il a, bien souvent,
Et ce qu'il veut n'est plus que vent.

LE RENARD ET L'OMBRE DE LA LUNE (58)

D'un renard, la fable nous dit
Que, se promenant une nuit,
Il passa auprès d'une mare
Et, dans l'eau plongeant son regard,
Y vit la lune en son reflet.
Ne sachant point ce que c'était,
Il délibéra sans ambages
Que c'était là un grand fromage,
Sur quoi, il se mit à laper
Dans l'intention de l'attraper :
Que cette eau veuille un peu descendre
Et le fromage est bon à prendre.
Il boit, il boit, tant qu'il en crève.
Il tombe, et plus ne se relève.

Plus d'un s'obstine à trop vouloir
Ce qui n'est pas en son pouvoir
Et pour assouvir ses désirs
Se voue à souffrir et mourir.

LE LOUP ET L'AGNEAU (2)

Certain jour, le loup et l'agneau
Buvaient au bord d'un clair ruisseau.

Le loup à la source buvait,
L'agneau en aval se tenait.

Soudain, le loup, furieux, parla
Et, grondant, grognant, déclara
De sa grosse voix, tout en rage :

« Tu me fais ici grand dommage... »

L'agnelet lui a répondu :

« Seigneur, en quoi ? » « Ne le vois-tu ?

Cette eau, tu me la troubles tant
Que je n'ai pas bu mon content.

Je vais m'en repartir, je crois,
Comme je vins, la soif en moi ! »

Sur quoi, l'agnelet lui répond :

« Seigneur, vous êtes en amont :

Par vous passait l'eau que j'ai bue... »

« Quoi ! dit le loup, m'insultes-tu ? »

« Oh, non, dit l'agneau, j'en suis loin ! »

« Si, si, dit le loup, je sais bien,

Ainsi déjà faisait ton père,

A cette source, ici, naguère,

Il y a, je crois bien, six mois. »

« Et donc pourquoi s'en prendre à moi

Si je n'étais pas né encore ? »

« Pas né ? dit le loup, et alors ?

Je parle et tu dis le contraire ?

Ce n'était pas la chose à faire ! »

Sur ce, le loup prend le petit,

L'étrangle et de ses dents l'occit.

Ainsi font les riches seigneurs,

Vicomtes et juges sans cœur,

De ceux qui sont en leur pouvoir.

Les rapaces, il faut les voir

Les accusant pour les confondre,

Les faire en justice répondre,

Leur ôtant la chair et la peau

Comme le loup fit de l'agneau.

LE VOLEUR ET LES BREBIS (33)

Un beau jour, dans une prairie,
Paissait un troupeau de brebis.
Un boucher et sa femme, allant
Se promener à travers champs,
Virent ces brebis sans berger :
L'une tuée, fut emportée...
Chaque jour, il revient au champ.
Là, il choisit, il tue et prend.
Les brebis en fureur s'assemblent
Et décident, toutes ensemble,
De résister sans se défendre :
De rage, on se laissera prendre
Sans dire mot, par dignité.
Plutôt mourir que protester.
Si souvent revint le glouton
Qu'il ne resta qu'un seul mouton.
Quand il se vit seul dans la plaine,
Il ne put retenir sa peine :
« Oui, ce fut grande lâcheté
Et nous fûmes mal avisés,
Nous qui étions nombreux, d'attendre
Et refuser de nous défendre
Contre ce boucher sans remords
Qui nous aura tous mis à mort. »

Ainsi faut-il, dit-on, blâmer
Ceux qui se laissent opprimer
Sans empêcher leurs ennemis
De leur faire un mauvais parti.

LE LOUP ET L'ESCARBOT (65)

Un loup solitaire gisait
Dans une grotte où il dormait.
Sous sa queue, un escarbot entre
Et se faufile dans son ventre.
Le loup tressaille, il se réveille,
Pris d'une terreur sans pareille,
Et tant crie, se vautre et bondit
Que voilà l'escarbot sorti.
Quand le loup l'eut examiné,
Il se sentit fort dépité.
« Hélas ! ce n'était donc que toi,
Avorton, qui étais dans moi ? »
L'escarbot dit : « Il est certain
Que c'était moi, et l'on sait bien
Que je vaux beaucoup mieux que toi,
Tout bouffi d'orgueil que tu sois.
Rassemble donc tes compagnons
Et tous ceux que te soutiendront.
Moi, je rassemblerai mes gens
Et mes amis et mes parents.
Demain, sans faute, ici, bataille,
Au milieu de ce champ, canaille ! »
Le loup dit oui sans traîner
Et envoie chercher ses alliés.
L'escarbot attend les abeilles
Puis s'en viennent –et c'est merveille !–
Grosses mouches et frelons,
Braves guêpes et bourdons.
Quand tous sont prêts à s'affronter,
Le loup entreprend d'expliquer
Qu'une petite décision
S'impose là : par précaution,
Chacun doit surveiller sa queue
Pour éviter un sort fâcheux.
Le cerf leur dit : « Pansons-nous donc !
Mettons-nous bouchons et tampons !
Empêchons-les de pénétrer

Pour pouvoir mieux leur résister ! »
Tous en chœur au même moment
S'appliquent un bon pansement.
Mais, quand on en vint au combat,
Une guêpe se détacha,
Piquant le cerf de tous côtés,
Tant qu'il bondit, épouvanté,
Et se blessa si durement
Qu'il en perdit son pansement.
Le loup, tout près de lui, leur dit :
« Seigneurs, par Dieu, fuyons d'ici !
Grand malheur nous est advenu :
Si les pansements sont rompus,
Fuyons, et sans perdre un instant,
Car, si nous tardions trop longtemps,
D'ici peu, nous, là, sous la queue,
Nous en aurions tous au moins deux. »

Cet exemple vaut pour tous ceux
Qui font fi des plus petits qu'eux
Et en paroles les rabaisent,
Les réduisent à la détresse...
Mais, plus on doit en supporter,
Mieux on apprend à résister...

LES OISEAUX ET LEUR ROI (46)

Les oiseaux un jour s'assemblèrent
En parlement et décidèrent
Qu'il leur fallait élire un roi
Qui gouvernât par droite foi.
Chacun désigna l'un des siens
Pour que l'élection se fît bien
Et tous restèrent ébaubis
Quand le coucou poussa son cri.
« Qui est-ce ? » demandaient beaucoup.
« Mystère ! Il dit toujours « coucou ».
On entend de très loin sa voix
Qui fait résonner tout le bois. »
Tous, dégoisant en leurs jargons,
Disaient que ce serait raison
Qu'un oiseau ayant un tel cri
Et pouvant faire un si grand bruit
Fût retenu pour roi et sire
Et gouverner un grand empire :
Si jamais il valait autant
Par ses œuvres que par ses chants,
C'est leur seigneur qu'il devait être...
Mais ils voulaient d'abord connaître
Son être et son comportement.
Les voilà donc examinant
Qui devait porter leur message.
La mésange, d'esprit fort sage,
Et sachant voir le vrai aussi,
Fut chargée d'aller jusqu'à lui.
Notre mésange ayant volé
Droit vers l'arbre où il est perché
Se pose tout auprès de lui
Et, l'œil aux aguets, l'étudie.
Son air est de mauvais augure :
Il fait bien piteuse figure.
Mais il faut s'élever vraiment
Pour juger son tempérament :
Juchée sur une branche en haut,
Elle lui fiente sur le dos !

Sans piper mot, le sieur coucou
Fait semblant d'ignorer le coup,
Et la mésange s'en revient
En le traitant de moins que rien.
Pas question qu'il soit leur seigneur :
Elle expose quel déshonneur,
Quel affront lui fut infligé
Et il n'a pas même bronché !
Si un grand oiseau l'attaquait,
Pense-t-on qu'il s'en vengerait
Quand il n'a su s'en prendre à elle,
La plus chétive des oiselles ?
Il faut élire un roi vaillant,
Courageux, sage, entreprenant.
Un roi doit être fort et droit
Pour savoir juger comme il doit.
A ce conseil s'étant tenus,
Ils ont décidé et conclu
Que de l'aigle ils feraient leur roi.
Et je peux vous dire pourquoi :
L'aigle a une fière prestance,
Il est d'une grande vaillance ;
Il est sobre, il est modéré ;
Une fois qu'il est rassasié,
Il peut jeûner pendant longtemps
Et non chasser en s'acharnant.
Un prince doit se reposer,
Fuir les plaisirs trop agités,
Ne pas s'avilir en régnant
Ni maltraiter les pauvres gens.
Ils ont donc fait comme j'ai dit.

Cet exemple nous montre ici
Qu'on ne doit pas faire un seigneur
D'un vil et d'un méchant hâbleur
Qui n'a pour lui que la parole.
Tel braille et montre sa gloriole,
Menace et veut tout rameuter
Qui est fort peu à redouter.

LA FEMME ET LA POULE (103)

Une femme, un jour, s'asseyant
Sur son seuil et considérant
Sa poule qui grattait, grattait,
Traquant ver ou grain, s'acharnait...
Et ainsi tout le jour, sans cesse...

Lui dit avec grande tendresse :
« Ma jolie, allons donc, arrête !
A quoi bon gratter, c'est trop bête !
Tous les jours, je vais te donner
Une mesure de mon blé. »

Mais la géline répondit :
« Ah ! Quoi ? Madame, qu'as-tu dit ?
Quoi ? Moi ? Que j'aime mieux ton blé
Que ce que je peux picorer ?
Que non, que non ! Moi, dame Poule,
En aurais-je une énorme boule
Sous le bec, pour moi seule en sus,
Que je n'en gratterais que plus
Pour me procurer ma pâture
Selon mes us et ma nature. »

Par cet exemple on veut montrer
Que bien des gens peuvent trouver
Ce dont ils ont simple besoin
Mais ne peuvent changer en rien
Ce à quoi ils sont attachés
Et continuent de le chercher.

EPILOGUE (extrait)

Tout à la fin de cet écrit,
Qu'en français, j'ai conçu et dit,
Me nommerai pour remembrance :
Marie ai nom, et suis de France.
Il se peut qu'un clerc ou plusieurs
Mettent sous mon nom mon labeur.
Je veux qu'à nul il ne doit dit :
Fol est qui soi-même s'oublie.

[La Poule : Je suis d'accord... !]